

MANIFESTE PAVILLONNAIRE

Déconsidéré de toutes parts pour sa laideur, sa neutralité et sa propension à être le creuset du populisme et de l'individualisme, le territoire périurbain offre au contraire ce qui échappe désormais aux centres formatés des métropoles : des interstices d'ambivalence, de liberté, de créativité, où tous les scénarios deviennent possibles.

ÉRIC CHAUVIER

L'urbanisation de la société française renvoie à un schéma en trois temps : la gentrification (l'augmentation des prix du foncier dans les villes-centres) ; la relégation (l'exil des « exclus » dans les anciens quartiers d'habitat social) ; la périurbanisation (l'étalement non planifié de la classe moyenne dans les périphé-

ries des métropoles)¹. Par ce modèle, le périurbain apparaît comme un territoire neutre, neutralisé, statistique et informe, ce qui l'expose à tous les dévoiements en « isme » : individualisme, populisme, racisme, etc. Dans le même ordre d'idée, des concepts sont labellisés afin d'identifier le périurbain à l'aune de ce qu'il n'est pas : ville « diffuse » (sans éléments urbains saillants), selon l'urbaniste Bernardo Secchi ; ville « clubbisée », « émiet-



DR

tée » (sans cohérence), selon le géographe Éric Charmes. Le périurbain et ses variations renvoient inéluctablement à des territoires dénués de formes urbaines et de spécificités culturelles remarquables. Heureusement, l'anthropologie s'est attelée au projet d'explorer les modes d'habiter périurbains au-delà de ces stéréotypes. Je me suis intéressé à une commune située à 12 kilomètres au nord-ouest de Bordeaux, dans la deuxième couronne métropolitaine, sans doute parce que j'y vis depuis plus de vingt ans et que la vie sociale m'y semble passionnante par son caractère indéterminé et énigmatique. Elle est majoritairement composée de techniciens et d'ingénieurs de l'industrie aérospatiale et de ses agents sous-traitants, ce qui la range dans la catégorie des banlieues dortoirs plutôt résidentielles.

ZONES-COLLAGES

Dans une prairie paissent une dizaine de moutons. En arrière-plan s'additionnent les flux et les échangeurs d'une rocade, une zone industrielle et quelques dizaines de pavillons « Spirou » (en référence à la BD éponyme des années 1960). Ce n'est pas à proprement parler un tableau, car il n'y a là aucune règle de composition. C'est la savante composition de l'économie et de ses usages par les hommes qui a produit ce saisissant spectacle. La mélancolie immobile qui sourd de ces pavillons entre en collision avec l'hyper-modernité des flux et leurs projets de disruption. Quant aux moutons, sont-ils les témoins mutiques de l'histoire du lieu ? De cette situation ressort une impression ambivalente que les centres des métropoles – où l'incongruité est bannie, où le programmatique est loi

« C'est parce que lui est interdite toute lecture cohérente de son paysage que l'*Homo periurbanus* a souvent l'impression de s'aventurer dans son ordinaire comme dans un territoire sauvage. »

– ne provoquent plus : l'impression d'être face à un oxymore, ou à un collage à la Max Ernst. Si le périurbain pavillonnaire français est constitué d'une juxtaposition non planifiée de zones fonctionnelles référées aux principes de la modernité tels que les pense Le Corbusier dans la Charte d'Athènes – « se déplacer », « travailler », « dormir », « se recréer » –, ici ces éléments sont fractionnaires, disséminés, désarticulés – si Le Corbusier avait consommé du LSD, il aurait peut-être abouti à un tel résultat. C'est ainsi que se produit et se régénère la créativité habitante. C'est parce que lui est interdite toute lecture cohérente de son paysage que l'*Homo periurbanus* a souvent l'impression de s'aventurer dans son ordinaire comme dans un territoire sauvage.

FORMES DÉLITÉES

Au cœur du diffus, rien n'accroche le regard. C'est pourtant dans le caractère incertain de la forme périurbaine qu'émerge la possibilité du mystère. Nous – habitants du périurbain – observons cette zone commerciale (un magasin de nourriture pour animaux, une salle de fitness, une biscuiterie, un maraîcher, quelques sociétés aux prestations indistinctes) : des hangars posés entre un échangeur routier et une

prairie parsemée de pins parasols. L'automobiliste ordinaire jure que quelque chose manque. Mais à quoi cela tient-il ? Les architectes de la ville-centre produisent des formes urbaines achevées, du verre ou du ciment, symboliquement explicites, la codifiant en un panel de formes et de matériaux comme autant de marqueurs identitaires. Rien de tel chez les promoteurs de la zone périurbaine : pour optimiser la réduction des coûts, ils produisent une architecture générique, hors sol, *a priori* dénuée de toute qualité, tant esthétique que par les matériaux. Sur ce point, la périphérie de Bordeaux ne se distingue pas de celles de Nice, de Lille ou de Grenoble. Il s'agit avant tout de stocker des marchandises ou de contenir des bureaux, non de contenter des esthètes qui, suppose-t-on, ne courent pas les rues aux noms de champignons de la zone. Une émotion inédite naît pourtant de cette architecture qui repose fondamentalement sur l'absence de limite ou d'ordonnement et, de façon sous-jacente, sur un principe de désinhibition (les promoteurs ne connaissent guère de limites). À partir de ce principe se délient tous les scénarios possibles. Si la codification formelle n'importe pas, rien ne saurait être interdit. Les pratiques et les usages de la zone périurbaine deviennent illimités, ménageant tellement de zones interstitielles que toute la zone pourrait apparaître comme un immense interstice. Quand les villes-centres s'auto-contrôlent à renfort de vidéo-surveillance, ces péri-

phéries-là ouvrent tous les possibles en matière d'extra-territorialisation. L'urbanité s'épuise en même temps que surgit une sorte de « vraie vie », âpre, mystérieuse et singulière. Les scénaristes des séries américaines (*Les Soprano*, *Desperate Housewives*...) l'ont bien compris, qui font disparaître des cadavres et fomentent des complots dans l'architecture sans qualité de la zone périphérique. Sur ce point, comme les zones suburbaines françaises tendent de plus en plus à se rapprocher du modèle de la *suburbia* nord-américaine, ce potentiel poétique n'est sans doute pas près de s'épuiser.

MYSTÈRES ORDINAIRES

L'informe semble s'estomper à la limite de la propriété privée habitante. Mais il s'agit d'une illusion. Nous nous demandons communément, comme une habitude forgée par les trajets quotidiens : que se passe-t-il derrière cette haie taillée au cordeau, cette forme emblématique de la zone habitante, qui dissimule un pavillon dont on n'aperçoit que le toit ? Cette pratique ostensible de dissimulation réveille une impression de mystère qui pourrait renvoyer à l'imaginaire cinématographique de la banlieue nord-américaine (nous sommes tellement nourris par son cinéma et sa littérature...). Dans le film *Halloween, la nuit des masques*, John Carpenter joue de cet effet en montrant que le principe de l'épouvante trouve son

efficacité maximale dans le quotidien qui semble le plus établi, le moins remis en question. C'est dans cette perspective qu'il choisit une zone pavillonnaire typique de la *suburbia*, ici celle de Haddonfield, une ville fictive de l'Illinois (en réalité située dans le New Jersey). La caméra subjective restitue le point de vue d'un tueur en série, Michael Myers. Elle longe une haie, surveille les allées et venues d'habitants insouciantes. Le spectateur prend conscience que la menace est déjà là, contenue dans le cadre, tapie dans l'ordinaire. On pourrait appeler « franchises de fiction » ces situations qui semblent contenir, si ce n'est des menaces, en tout cas les mystères ordinaires de la vie périurbaine pavillonnaire. Les automobilistes, plus rarement les piétons, trouvent là une matière à scénario illimitée. Ils ne flânent pas comme le passant baudelairien des villes qui sait se rendre attentif aux détails oubliés qui font sens ; ici, dans les rues des lotissements, pour qui sait regarder, tout fait sens, tout stimule l'imaginaire, tout pourrait inquiéter, et fasciner. La vie pavillonnaire repose fondamentalement sur cette scénographie du dévoilement continu, preuve que son caractère standardisé est un stéréotype des urbains du centre.

MÉTAPHYSIQUE SPONTANÉE

Une autre énigme surgit, toujours dans l'angle mort de la vie périurbaine – à moins que cette vie-là ne soit un angle mort illi-

« Est-ce à dire que la création s'origine forcément dans la transgression inhérente à la vie adolescente périurbaine ? L'hypothèse vaut d'être posée. »

mité. Que faire de cet oiseau mort venu se fracasser sur la baie vitrée du salon ? On réfléchit mais, rapidement, ça cafouille. Une fois que le corps mort sera ramassé, le déposera-t-on dans la poubelle alimentaire ? Un tel acte serait quelque peu obscur, il faut en convenir, car on ne saurait confondre cet échantillon brisé de nature avec une denrée issue de l'agro-alimentaire, un emballage de lait demi-écrémé ou une boîte de cannellonis vide. L'animal vaut tout de même mieux que ça, même mort. Quant à enterrer la dépouille dans le gazon paysager, il ne faut pas y penser. Et puis, ce sont des pratiques d'un autre temps. Nous devrions pouvoir faire face à ce problème. Oui, mais nous n'y parvenons pas et restons là, un peu hébétés, autour du corps de l'oiseau. Le seul avantage de la situation – mais il est peut-être déterminant – réside dans la forme que revêt notre prise de conscience. Nous sommes assurément très attristés par ce qui survient, mais nous y voyons clair, enfin, lorsque nous prenons conscience de la limite de la vie animale, arbitrairement brisée par le verre de la baie. Nous comprenons *in fine* que nous appartenons de toute évidence à cette condition animale et que nos vies ne sont pas moins soumises à l'arbitraire que celle de l'oiseau. Dans les *smart cities*

prétendument vertueuses et intelligentes, dans les centres des villes au patrimoine foncier hyper-valorisé, une telle prise de conscience ne peut plus se produire.

TRANSGRESSION/CRÉATION

C'est dans un bois de pins bordant la zone pavillonnaire que j'ai rencontré ces deux adolescents, que j'ai aussitôt surnommés « les Colombines » en référence au crime survenu dans la ville nord-américaine éponyme. Je faisais mon footing. C'était un matin déjà chaud du début du mois de juillet ; les vacances scolaires étaient proches. Comme je traversais le bois, je les ai aperçus de loin. Ils étaient deux. Je n'ai pas vu tout de suite ce qu'ils étaient en train de faire, puis en me rapprochant j'ai pu identifier ce que je redoutais. Ils étaient accroupis, l'un d'eux dans une position plus allongée, tenant ce qui pouvait être une carabine .22 Long Rifle posée sur un trépied. Je le savais parce qu'un ami d'enfance m'avait un jour présenté celle de son père, me proposant de « jouer » avec, ce que j'avais refusé. J'ai rapidement compris que je ne pouvais faire marche arrière : je m'étais déjà trop avancé et puis, de toute évidence, ils m'avaient vu. Je me suis approché un peu plus, persuadé maintenant qu'ils avaient fait pivoter la carabine vers moi et me visaient. Un rapide coup d'œil m'en avait convaincu. Ils se tenaient cachés, loin des regards de la zone pavillonnaire d'un côté du chemin et, de l'autre, de ceux des automobilistes. Je me suis appro-

ché encore. Je n'étais pas du tout rassuré mais je ne voulais pas le leur montrer, ce qui était en partie incohérent puisqu'il n'y avait rien de normal à ne pas s'offusquer de la situation. Une peur sourde et inconnue m'envahissait et me tétanisait. Lorsque je suis arrivé à leur hauteur, ils me visaient clairement. J'ai tourné la tête dans leur direction, entrevoyant la menace et un malaise indicible dans le regard de l'un d'eux qui avait un visage poupon. Mais ils n'ont rien dit ; ils ne m'ont pas tiré dessus. Quelques mois plus tard, je les ai reconnus à un concert électro. Les mêmes visages enfantins. Ils avaient monté un groupe qui connaissait un certain succès dans les milieux musicaux underground de l'hypercentre. Une idée m'a alors effleuré l'esprit. J'ai voulu vérifier. La plupart des groupes rock ou électro que j'écoute viennent des périphéries de la ville. Dans le centre se sont créées des salles dédiées à l'apprentissage de ces musiques, mais très peu d'artistes issus de ces dispositifs ont émergé. Est-ce à dire que la création s'origine forcément dans la transgression inhérente à la vie adolescente périurbaine ? L'hypothèse vaut d'être posée.

ZONES D'AMOUR

Quant à s'aimer en convoquant un potentiel illimité de libido, certaines zones interstitielles – plus interstitielles encore que les autres dans les représentations de l'*Homo periurbanus* – proposent des perspectives en forme d'exploration. Les lieux

de drague se situent sur un espace boisé – pins, chênes-lièges, fougères, genêts –, entre une déchetterie et un centre de tri, au bout du monde dirait-on. Comme si les limites du périurbain pavillonnaire étaient serties de pulsions amoureuses. Mais ce n'est pas tout, les adolescents se retrouvent dans le petit bois d'à côté, sis au beau milieu d'une prairie. Là, ils peuvent consommer ce qu'ils veulent, eux-mêmes compris, tout en observant autour d'eux la vie des adultes. Ici, donc, l'amour est partout, résistant à tout programme, à tout parcours fléché, à toute autorité. C'est dans l'absence de codes et de formes urbaines que s'engouffre l'imaginaire habitant, alors même que cet ensauvagement territorial constitue un rêve d'urbains.

Note

1. Jacques Donzelot, *La Ville à trois vitesses*, Paris, La Villette, 2009.

POUR ALLER PLUS LOIN

- Emmanuel Bove, *Bécon-les-Bruyères* [1927], Grenoble, Cent Pages, 2015.
- Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1980.
- Thomas Pynchon, *Vente à la criée du lot 49* [1966], Paris, Seuil, 1987.
- Jacques Réda, *Beauté suburbaine*, Périgueux, Fanlac, 1985.

Retrouvez-nous sur nectart-revue.fr